

D'ailleurs, pendant le Moyen Age, les idées courantes sont toutes opposées au monde antique. Si Grégoire de Nazianze, Jérôme, Augustin en avaient conservé l'amour, malgré le caractère sacré dont ils étaient revêtus, Grégoire le Grand, Alcuin, Vibald de Korvey considèrent les lettres latines comme dangereuses et capables de nuire aux idées religieuses de leurs contemporains. L'Église ne tendit pas la main à l'Antiquité. Partant, les efforts des savants médiévaux se heurtèrent contre les murs d'airain de la scolastique interdisant à l'intellect de s'abreuver aux sources anciennes. L'étude des auteurs latins se faisait surtout dans les couvents ; quand elle passa aux universités, elle ne fut tout d'abord que très succincte et ne servit guère qu'à résoudre des problèmes théologiques ou philosophiques d'une importance, après tout, secondaire.

Dante fut le premier de ses contemporains à reconnaître la beauté de la langue latine et sa supériorité sur l'idiome vulgaire, encore dépourvu de règles fixes et fort éloigné alors du plein développement qu'il devait lui donner plus tard. Avec l'auteur de la *Divine Comédie*, l'homme prend une juste conscience de sa valeur personnelle. « Au développement de l'individu, correspond aussi un nouveau genre de signe extérieur : la gloire moderne », dit avec raison Burckhardt (3). Auprès de Dante, grandit un groupe d'auteurs, nourris de lettres classiques. C'est Mussato, Ferreto de Vicence, Campesano, Jean de Cerninato. Ces écrivains commencent à remonter aux vraies sources antiques. A la vérité, ils ne connaissent pas le

---

(3) Cf. dans mon volume sur Claudius Popélin (Paris, Lemerre, 1894), les pages consacrées à l'influence qu'exercèrent sur leur temps, Pétrarque et Dante.